

TRAVAIL DE TRADUCTION ET PROBLÈMES PHILOSOPHIQUES

Robert GIVORD (Grenoble)

Celui qui n'est pas au courant des obstacles qui s'opposent à l'effort de traduction pourrait s'imaginer que le travail de traduction ne comporte pas de difficultés spéciales, pourvu qu'on dispose d'un bon dictionnaire. Mais celui qui a affronté la tâche de traduction sait bien que la chose n'est pas si facile. Le traducteur novice se sent bien souvent désorienté. Même celui qui connaît bien la langue étrangère qu'il traduit et qui s'est longuement exercé au travail de traduction rencontre parfois des difficultés qu'il a de la peine à surmonter. Car il ne suffit pas de bien comprendre le sens du texte à traduire. Il faut encore exprimer ce sens en sa propre langue d'une manière exacte, claire et, autant que possible, agréable.

Sur la difficulté des traductions, sur la quasi-impossibilité de rendre exactement une pensée en une langue autre que celle dans laquelle elle s'est originellement exprimée, on a souvent insisté. Dans son ouvrage *Les problèmes théoriques de la traduction*¹, M. Georges Mounin a longuement analysé les obstacles qui s'opposent à l'effort de traduction : différences des vocabulaires, des structures linguistiques, des structures mentales, des cultures, des civilisations. Voici également ce qu'écrit un traducteur de Dilthey : « Bien entendu, notre préoccupation a toujours été la transmission fidèle de la pensée. Or, peut-on séparer le contenu de la forme ? Peut-on exprimer une pensée identique sous une forme différente ? Peut-on, en somme, traduire sans trop trahir ? Nous nous sommes souvent posé ces questions — avec quelque angoisse. ... Si l'appréhension d'une pensée étrangère est un problème qui mérite de retenir l'attention du philosophe, et peut lui paraître complexe, combien ce problème n'est-il pas plus complexe encore lorsqu'il s'agit non seulement d'appréhender une pensée qui est née dans une totalité psychique très différente de la nôtre, mais aussi de la rendre avec des mots qui

¹ Gallimard, 1963.

n'ont pas la même résonance, et dans un système linguistique qui obéit à d'autres lois ? Il est évident qu'il faut être modeste et se contenter d'approximations. Il le faut d'autant plus que les habitudes et les ressources des langues en cause sont plus différentes. Et c'est, hélas, bien souvent ce qu'il y a de plus original dans la langue de l'auteur qui passe le plus difficilement dans celle du lecteur étranger ¹. »

Si nous nous demandons maintenant quels sont les problèmes philosophiques que soulève le travail de traduction, ils nous apparaîtront facilement, si nous songeons aux deux exigences fondamentales qui s'imposent au traducteur :

1. L'exigence de fidélité au sens du texte original. La traduction doit non seulement éviter toute erreur, mais rendre aussi exactement que possible toutes les nuances de la pensée de l'auteur.

2. L'exigence d'adaptation au lecteur auquel la traduction s'adresse. La traduction doit être à la fois claire et agréable à lire. L'idéal serait que la traduction ne se laisse pas sentir comme traduction, mais puisse apparaître comme un texte écrit directement dans la langue en laquelle on traduit.

Le travail de traduction soulève donc d'abord un *problème de découverte et de vérification*. Il faut que le traducteur *découvre* ce qu'a voulu dire l'auteur et obtienne la certitude de l'exactitude de sa découverte.

Celle-ci suppose d'abord un acquis préalable dans le traducteur. Celui-ci doit bien connaître la langue étrangère qu'il traduit. Il doit aussi être au courant de la matière dont traite l'auteur. Pour traduire des textes philosophiques ou théologiques, il faut avoir une certaine culture philosophique ou théologique. Indépendamment de ces présupposés, l'effort de compréhension d'un texte étranger est au fond de même nature que l'effort de compréhension d'un texte écrit dans la langue propre du traducteur. La compréhension du sens ne s'effectue pas en additionnant les sens des mots auxquels on aurait d'abord donné une signification. Elle suppose en premier lieu un travail d'analyse qui fournit certains éléments. A partir de ces premiers éléments, la pensée construit une hypothèse, c'est-à-dire le sens général de la phrase, puis cherche à la déterminer davantage et à la faire concorder avec tous les autres éléments du texte. S'il y a accord parfait entre l'hypothèse et tous les éléments du « donné », l'hypothèse est vérifiée : la pensée peut être certaine qu'elle a saisi le sens authentique du texte.

Mais il faut qu'il y ait accord parfait avec tous les éléments pouvant venir en question, donc aussi avec le contexte. Autrement dit, il faut que le sens découvert s'accorde matériellement avec les exigences du vocabulaire et de la grammaire, mais aussi soit clair et intelligible en lui-même, et cohérent logiquement avec le sens des phrases qui précèdent.

¹ DILTHEY, *Le monde de l'esprit*, traduit par M. Rémy, t. I, p. 5, Aubier, 1947.

Si, après avoir traduit une phrase, le traducteur se demande : « Mais enfin pourquoi l'auteur dit-il cela ? Quelle est la raison d'une telle affirmation ? Comment cela se relie-t-il logiquement à ce qui précède ? », et s'il ne trouve pas de réponse satisfaisante à ces questions, il y a bien des chances pour qu'il n'ait pas saisi le sens exact du texte. Le « critère de vérité » est donc là aussi à la fois interne et externe. Il comporte une convergence de l'*a priori* et de l'*a posteriori*.

Mais il ne suffit pas de comprendre la pensée de l'auteur. Il faut encore l'exprimer en sa propre langue d'une manière conforme au génie de celle-ci. Là est sans doute la difficulté la plus sérieuse. Le travail de traduction soulève donc non seulement un *problème d'expression de la pensée*, mais aussi un problème d'expression d'une pensée qui s'est déjà exprimée, et comme incarnée, dans un autre système linguistique. Sans doute, le traducteur n'est pas uniquement gêné par le fait que la pensée qu'il doit transmettre s'est déjà incarnée dans un langage. Il est aussi aidé, car il n'a tout de même pas à inventer entièrement l'expression de la pensée. Mais il doit transposer l'expression primitive dans une autre.

Or, pour cela, il ne peut pas se contenter de mettre à la place des mots de la langue étrangère les mots correspondants de sa propre langue. La simple transcription littérale ne peut en aucune manière être acceptée comme loi générale du travail de traduction. On le sait assez : une traduction trop littérale est à la fois rebutante et d'une compréhension difficile. Bien plus, elle pêche souvent contre l'exigence de fidélité, car elle peut évoquer, dans l'esprit du lecteur, un autre sens que le sens authentique du texte. Le traducteur doit donc se tenir soigneusement en garde contre le piège des « idiotismes », si nombreux en chaque langue, et même plus généralement contre la transcription littérale, toutes les fois qu'elle aboutit à un texte défectueux littérairement. Ce qui implique, de la part du traducteur, un effort de dégagement de la pensée de son revêtement littéraire primitif et de recreation littéraire.

Mais il ne doit pas pour autant manquer à l'exigence de fidélité. C'est un principe incontestable que le traducteur doit rendre exactement chaque mot ; de plus, qu'il doit non seulement rendre *ce qu'a dit* l'auteur, mais aussi — au moins dans une certaine mesure — la *manière même dont il l'a dit*. Il y a toujours inconvénient, par exemple, à modifier trop considérablement la structure de la phrase qu'on traduit. « La syntaxe d'un penseur, écrit M. Marcel Méry, est presque toujours sacrée, et la briser, par flatterie envers le tour analytique de nos esprits, équivaut à un sacrilège ¹. »

Mais alors, n'y a-t-il pas antinomie absolue entre les deux exigences : de fidélité et d'adaptation ? Faut-il obligatoirement choisir entre une

¹ G. W. F. HEGEL, *Premières publications*, traduit par Marcel Méry, Vrin, 1952, p. 11.

traduction fidèle, mais « sentant la traduction », et une traduction adaptée, littéraire, mais pas très fidèle ?

Ce qui est posé par cette question, c'est un troisième problème que nous voudrions au moins évoquer : le problème du *conditionnement de la pensée par le langage*, mais aussi celui de l'unité de la pensée humaine et de sa transcendance par rapport à ses moyens d'expression.

Que la pensée humaine soit conditionnée par un ensemble de « facteurs alogiques », et notamment par la diversité des langues, c'est incontestable. On peut admettre, par exemple, que le génie philosophique des Allemands est dû, pour une part, aux extraordinaires ressources de la langue allemande. La diversité des langues impose aussi certaines limites à l'effort de transmission d'une langue à l'autre. Par exemple, pour étudier sérieusement une pensée philosophique, il est indispensable de lire, dans leur langue originale, les ouvrages de l'auteur en question.

Malgré tout, nous voudrions soutenir la thèse que l'antinomie indiquée est loin d'être aussi irréductible qu'on le dit parfois. Sans doute, il faut savoir, en bien des cas, pratiquer certains compromis. Mais, en règle générale, le traducteur doit partir de l'hypothèse qu'il est possible de traduire d'une façon à la fois très fidèle et bonne littérairement. Il y parviendra le plus souvent s'il fait l'effort nécessaire, car il y a, malgré tout, une unité foncière de la pensée humaine qui transcende de soi ses propres moyens d'expression. La réussite du travail de traduction implique évidemment que le traducteur ait la maîtrise parfaite de sa propre langue et sache utiliser pleinement toutes les ressources de celle-ci pour la mettre à la disposition de la pensée à transmettre.

Certes aussi, la pensée humaine ne peut pas se rendre à tout point de vue indépendante de ses moyens d'expression. La solution parfaite de l'antinomie reste donc un *idéal*. Ce qui poserait un dernier problème : celui *des limites qui s'imposent à tout effort humain*. Ces limites s'imposent au traducteur qui se rend compte tout le premier qu'il ne peut tendre qu'à un maximum d'approximation au point de vue de l'exigence de fidélité et à un minimum de déféctuosité au point de vue de la qualité littéraire. Il se console en espérant que son travail peut contribuer à la compréhension mutuelle entre les hommes et à l'enrichissement de la culture humaine.